

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

permet, avantage très appréciable, de changer d'air sans écorner le budget.

Puis, quelquefois un caporal arrivé tard sur le chemin de l'avancement, et qui voit dans ce jour s'évanouir l'espoir qu'il nourrissait, d'échanger ses galons de laine contre ceux d'argent !

Mourir dans la laine ! je conviens qu'il n'y a rien de récréatif dans cette perspective, non pas que le grade de caporal ne soit très honorable en soi, mais j'ai quelque idée qu'à la longue, ce galon de laine doit être lourd à porter.

A côté de ceux-là, je vois tout une catégorie de soldats, pour qui le passage à la réserve est un soulagement.

Ce sont ceux qu'un mariage précoce a mis à la tête d'une famille, d'une affaire, qui sont casés enfin et tout préoccupés de leur avenir.*

A ces derniers, il faut la stabilité, le calme, le chez-soi, et non le cauchemar des ordres de marches et des levées intempestives.

Aussi, voyez quand on met sur pied la réserve fédérale !

Quels dérangements !! Ces jeunes hommes de 27 à 32 ans, quittent bien malgré eux leur commerce, leur atelier ou les cornes de la charrue.

L'un a le souci de ses échéances, un second de ses fournitures, un troisième a des préoccupations dynastiques... et tant d'autres.

La famille est à son début, entre pour ainsi dire dans le combat de la vie et quand le chef s'en va, la jeune femme sur qui la besogne retombe, n'est souvent pas préparée à en supporter le poids.

Le petit enfin qui essaye ses premiers pas, carresse tout joyeusement le sabre de son père, sans s'apercevoir du nuage qui plisse le front de sa mère.

Et le jour qui précède celui du départ, il faut voir la ménagère affairée, sortir de l'armoire les habits soigneusement pliés, en secouer le poivre dont elles les avait saupoudrés pour les garantir des parasites, les mettre au soleil pour leur rendre leur souplesse, tirer un à un les boutons pour s'assurer qu'ils tiennent bien et reprendre les éraillures.

C'est elle aussi qui ira décrocher le sac suspendu à une perche dans la chambre haute, qui le battra, le secouera, le mettra en état. Enfin, elle veillera à ce que la trousse soit au complet et y réintégrera les brosses qu'on avait utilisées dans l'usage journalier.

J'ai même connu de ces femmes dévouées, qui paquetaient le sac et nettoyaient le fourniment de leur mari, avec un goût et un savoir-faire qui eussent satisfait le père Imhoff lui-même.

N'allez pas conclure toutefois, chères lectrices, que je considère ce travail comme un devoir pour la femme. Bien au contraire, j'ai toujours trouvé peu digne d'un soldat, de devoir à sa compagne les éloges qu'il reçoit sur la propreté de sa tenue. — Aussi, je m'empresse de reconnaître qu'il s'agit ici d'une exception qui dans certains cas peut parfaitement se justifier.

* Aidons-nous mutuellement.

La charge de nos maux en sera plus légère. »

On pourrait croire, que tirillés dans tous les sens par leurs attaches civiles, les chasseurs de réserve forment un corps flasque et sans unité. Ce serait une erreur.

Sortez-les de leur rayon, donnez-leur de bons officiers pour les commander, et vous aurez une troupe de mérite, assez jeune pour supporter toutes les fatigues du service, expérimentée, comptant beaucoup d'hommes d'initiative et qui dans un moment sérieux fera consciencieusement son devoir.

Il y a pourtant quelques ombres au tableau.

L'âge, qui développe chez les uns les vertus et les qualités, développe aussi chez les autres les vices et les défauts. Ce sont ces derniers que je voudrais signaler.

Et tout d'abord, je dois accuser les travers de notre caractère vaudois.

Nous ne sommes pas précisément indisciplinés, mais possédés d'un amour excessif pour la liberté, pour nos aises et d'une profonde horreur pour l'heure fixe.

D'aucuns disent que nos soldats de réserve sont des ivrognes. Le mot est dur et je proteste. — Mais je serais injuste si je ne confessais pas que leur affection pour le vin tient du phénomène.

Boire un verre, c'est le complément obligé de toutes les situations.

Ecoutez un peu :

Ce printemps, notre compagnie était à Vallorbes à l'occasion de la peste bovine.

Un jour, après la distribution des lettres un camarade vint me dire :

« Mon cher ! je suis heureux aujourd'hui, je viens de recevoir une lettre de la maison, qui m'apprend que je suis père d'un garçon et que tout va bien.

Je le félicitai vivement.

Un second camarade survint, l'air tout marri et me prenant à part, me montre une lettre de sa femme.

Là tout allait mal ; un cheval avait péri et trois vaches avaient la surlangue.

Je sympathisai de tout mon cœur à ses revers.

Cinq minutes après, nos deux chasseurs étaient attablés auprès d'une bouteille d'excellent Féchy à l'hôtel de la Truite.

Ainsi le veut l'habitude.

On prend du vin en raison directe du plaisir qu'on éprouve ou du chagrin qu'on ressent. Et souvent l'on en prend trop.

C'est un grand mal, où est le remède ?

Celui qui le trouvera et pourra l'employer efficacement, aura doté le pays d'un grand progrès.

Thermes de Lessus, septembre 1871. L. C.

Nous avons dit, dans notre précédent numéro, qu'il y avait, en Europe, 125,988,000 catholiques ; mais une de nos abonnées, qui lit, paraît-il, le *Conteur* très assidûment, vient de nous faire remarquer que nous avons fait une erreur d'addition et que ce chiffre ne s'élève qu'à 125,052,000 ; ce qui nous

donne, à peu près 1 million de catholiques de moins.

C'est avec le plus grand plaisir que nous insérons cette rectification ; et nous serions même enchantés si notre aimable lectrice, par une nouvelle vérification, pouvait nous prouver que nous avons encore 125,052,000 catholiques de trop.

Bibliographie.

Il vient de paraître une nouvelle édition de l'*Histoire ancienne, grecque et romaine*, de M. A. Vulliet. C'est la huitième. L'auteur n'est point de ceux que le succès éblouit ; son livre forme à bien des égards un travail nouveau, enrichi des derniers résultats de la science, complété par les biographies des grands hommes de l'antiquité et abrégé dans certains détails, plutôt d'érudition, qui compliquaient peut-être un peu les précédentes éditions.

On connaît les qualités qui distinguent le rédacteur de la *Famille*, l'auteur de la *Géographie universelle* et de tant d'autres publications pour la jeunesse. M. Vulliet a une large part dans le mouvement intellectuel de notre patrie romande. Ce qu'on aime à retrouver dans ses écrits, et en particulier dans son cours d'histoire universelle, c'est le point de vue éducatif. Il y a longtemps déjà que Rollin portait ce jugement sévère : « les abrégés sont la teigne de l'histoire. » Qui ne connaît, en effet, pour son malheur, ces manuels arides encore trop nombreux dans la littérature scolaire. Simples compilations de faits et de dates, l'humanité y est sans passion, sans vie, ou si parfois l'auteur essaie quelques considérations, il le fait dans un résumé à part, plus aride encore.

M. Vulliet, au contraire, a le talent de faire ressortir les enseignements de l'histoire de la narration elle-même ; en le lisant, on croit assister aux grandes scènes de l'antiquité ; l'humanité se retrouve là avec ses grandeurs et ses défaillances. L'histoire est ainsi plus vraie et plus attrayante ; on la lit par plaisir et non plus par devoir. E. DURAND.

Le père et son fils.

Mange bien, disait un bon père
A son fils, bambin de trois ans :
Mange bien, grandis et prospère,
Le jeûne est pour les pauvres gens.
J'ai cinq veaux gras dans mon étable,
Un agneau ne me coûte rien ;
Le pain, le vin sont sur la table ;
Mange bien.

L'âge vint d'aller à l'école :
On doit, dit le père à l'enfant,
Apprendre en ce siècle frivole,
Ce qu'il permet, ce qu'il défend.
Lis, écris, meuble-toi la tête ;
Quelle serve à ton entretien !
Il ne faut pas être une bête.
Mange bien.

L'enfant grandit, ce fut un homme.
Fais ton choix, dit le père encor ;
Mais ne donne jamais la pomme
A ce qui brille, et n'est pas or.
Laisse les chimères à d'autres ;
Garde-toi d'y fourrer du tien !
Mange bien.

Un jour le fils mourut, le père
Suivit, étouffé de chagrin.
On les mit dans la même bière ;
Les parents firent un festin.
Dieu visitait la fosse impure ;
Mais n'y retrouvant pas son bien,
Il dit au ver, sa créature :
Mange bien.

Juste OLIVIER.

L'Égalité.

Eh bien, puisqu'on ne peut pas éviter l'inégalité des fortunes, j'accepte d'être riche.

— Très-bien. Donc travaille.

— Non, c'est trop dur.

— Etudie.

— Non, c'est trop long.

— Comment donc t'enrichir !

— Une révolution !

— Une révolution ? De tous les moyens, c'est le seul qui ne puisse jamais réussir.

— Comment ! c'est cependant le plus prompt ?

— La révolution de 89 a-t-elle fait des riches en 93 ?

— Non, des sans-culottes.

— La révolution de 1830 a-t-elle fait des riches dans les années suivantes !

— Non, mais des émeutes et une douzaine de tentatives de royaux assassinats.

— La révolution de 48 a-t-elle fait des riches ;

— Non ; mais des années de misères pour le peuple et de richesse pour ceux qui étaient déjà riches.

— Et le second siège, qui donc a-t-il enrichi ? Les révoltés habitent-ils les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, la Légion-d'Honneur ? Voyons, qui donc, dans toutes ces révolutions, a été enrichi ? En tous cas, ce ne sont pas les pauvres.

— Oui, mais cette fois on s'y prendra mieux.

— Eh bien, voyons, que fera-t-on ? D'abord il faudra se battre contre les riches qui ne se laisseront pas dépouiller volontiers. Quand ils seront tous anéantis, il faudra se battre contre les pauvres pour partager, car il est bon de te dire que, même en dépouillant tous les riches, il n'y aura pas de quoi contenter la centième partie des pauvres. Donc lutte entre misérables et misérables : et quand les misérables numéro deux auront dépouillé les misérables enrichis numéro un, viendront les numéros trois, tombant sur les numéros deux... et ainsi de suite jusqu'à ce que tous soient ruinés ; car pendant ces luttes on ne travaillera pas ; point de commerce faute de sécurité ; d'ailleurs, bien peu d'envie d'aller à l'atelier quand il sera possible d'aller piller.

— Mais les billets de banque ? on en fait tant qu'on en veut !